



il

faut *re-*

Œuvre permanente
en façade et exposition
personnelle

construire

l'Hacienda

Bruno Peinado

+

LA PROMENADE

Une balade dans le dépôt long du Cnap

21 mai → 16 octobre 2016

MRAC

Musée régional d'art contemporain
Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, Sérignan



1



2



3

1 et 2. Bruno Peinado *Il faut reconstruire l'Hacienda*, 2016
 Œuvre pérenne sur la façade de l'extension du Mrac
 Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, Sérignan,
 réalisateurs d'images YALA Yvon Arramounet
 Labiorbe ADE © Bruno Peinado.

3. FAC 51 The Hacienda, Ben Kelly, Manchester UK.

Bruno Peinado

Il faut reconstruire l'Hacienda

Œuvre pérenne

Il faut reconstruire l'Hacienda, ou comment moins par moins est égal à plus. 2016, 30 panneaux, techniques mixtes. Œuvre *in situ*, collection Mrac Occitanie / Pyrénées-Méditerranée.

*«Maintenant c'est joué. L'Hacienda, tu ne la verras pas. Il faut construire l'Hacienda. Une maladie mentale a envahi la planète: la banalisation. Chacun est hypnotisé par la production et le confort – tout-à-l'égout, ascenseur, salle de bains, machine à laver. (...) Entre l'amour et le vide-ordure automatique, la jeunesse de tous les pays a fait son choix et préfère le vide-ordure. Un revirement complet de l'esprit est devenu indispensable, par la mise en lumière de désirs oubliés et la création de désirs entièrement nouveaux. (...)»
Ivan Chitchevlov, Formulaire pour un urbanisme nouveau, n° 103 et 108 des archives situationnistes.*

L'invitation faite à Bruno Peinado d'intervenir sur la façade est directement liée au projet de l'extension, située dans le bâtiment adjacent au musée existant, au premier étage de la Poste qui reste en fonctionnement.

Le projet s'inspire de l'imaginaire de l'Hacienda, texte manifeste situationniste écrit dans les années 50 qui donnera son nom dans les années 80 à une boîte de nuit mythique de Manchester. L'Hacienda est un projet utopique porté par le label Factory Records qui donna naissance à toute la scène House anglaise et favorisa la rencontre et les collaborations entre musiciens, plasticiens et graphistes, tous nourris de la pensée des avant-gardes artistiques qu'ils réinterprètent. Ce lien entre les avant-gardes et la façon dont elles ont été réinvesties par la culture populaire dans le champ de la communication, du design et de la publicité est au cœur de la proposition de l'artiste.

Sur cette base, le projet pour la façade consiste en deux gestes forts. Le premier geste lie symboliquement les deux bâtiments, l'ancien et l'extension, en empruntant la couleur grise des plaques de granit du musée existant pour l'appliquer sur la totalité du bâtiment de l'extension. La couleur grise est une récurrence dans le vocabulaire plastique de l'artiste, la couleur du métissage. Ici, elle a également pour fonction de jouer d'effets de contrastes avec les enseignes colorées.

Le second geste permet de faire dialoguer la forte présence d'enseignes publicitaires et de signalétiques, notamment sur le bâtiment qui abrite la Poste mais plus largement dans le sud de la France, avec un imaginaire lié à l'art abstrait et aux avant-gardes artistiques que la collection du musée convoque. L'intervention de Peinado se compose d'une série de panneaux et d'enseignes libérés de tout contenu publicitaire et ramenés à leur proximité visuelle avec des tableaux abstraits. Chaque panneau et enseigne, produit avec les techniques et les matériaux de la signalétique (panneaux luminescents, caissons lumineux rétro-éclairés, panneaux trivision, etc.), tisse un lien avec l'histoire de l'art en général et avec la collection du Mrac en particulier, offrant pour le visiteur, dès l'espace public, un musée à ciel ouvert. Telle enseigne évoque le design de la boîte de nuit de l'Hacienda, telle autre le célèbre tableau de Matisse, *Porte-fenêtre à Collioure* (1914), telle autre le Pop Art, telle autre enfin fait un clin d'œil aux monochromes d'Olivier Mosset. Mais toutes ont en commun de revisiter la question de la couleur sur un support, introduisant également un jeu avec l'œuvre de Daniel Buren sur la façade existante.

L'exposition

L'exposition *Il faut reconstruire l'Hacienda* prolonge le projet éponyme de Bruno Peinado sur la façade du Mrac. Elle l'augmente autant qu'elle lui répond, en introduisant un jeu de dialogues entre l'intérieur et l'extérieur du musée, et par extension, entre l'espace intime et l'espace public. L'exposition est ainsi contaminée par collusion foisonnante de techniques, d'affects, de processus et de matériaux, autant qu'elle est contaminée par le site lui-même, celui du musée et de son histoire, celui du Sud et de sa lumière si particulière.

L'espace intime, c'est d'abord celui de l'artiste : originaire de Montpellier, où il a fait une partie de ses études aux Beaux-Arts, Bruno Peinado côtoie dès le collège des amis proches d'artistes de Supports/Surfaces et avec eux, s'ouvre à une peinture radicale en prise avec le monde et ses réalités sociales et politiques. Cette dynamique mise en place pendant l'adolescence a été fondatrice pour l'artiste, tout comme l'a été son rapport au Sud, à la permanence de la couleur, aux dégradés de lumière sur l'étang de Sète, à cette sensation d'appartenir à un paysage, relayé et augmenté par ses liens avec la littérature, la musique, l'art et le cinéma.

Cette exposition, la première de Bruno Peinado dans sa région natale, constitue une étape importante dans sa pratique. D'abord parce qu'elle engage une renégociation avec cet héritage, mais également parce qu'elle est l'occasion pour l'artiste de régénérer sa relation à l'art. Alors qu'il définissait lui-même sa démarche comme un art de l'exposition, Bruno Peinado a eu ici le désir de revenir à l'atelier, de retrouver les joies du dessin, et surtout, d'expérimenter dans le plaisir du lâcher-prise de nouvelles pratiques, dont celle, fondamentale pour lui, de la peinture.

L'espace public, c'est celui de l'exposition, imaginée comme un paysage à reconstruire, un parcours qui propose un parallèle entre la construction d'un espace commun et celui d'une construction de soi. Bruno Peinado profite de ce moment du chantier de l'extension pour repenser l'imaginaire du Mrac, une ancienne maison vigneronne qu'il perçoit comme une hacienda. Ce motif de l'hacienda est issu d'un texte manifeste écrit dans les années 50 par Ivan Chitchev. Un appel situationniste à construire l'Hacienda qui sera particulièrement entendu outre-Manche quelques années plus tard et donnera son nom à la boîte de nuit mythique de Manchester. FAC 51 The Hacienda est un projet d'hétérotopie porté par le label Factory Records et le succès du groupe Joy Division. Un projet qui fondera les bases de la scène House anglaise, et qui sera le lieu de rencontres de musiciens, plasticiens et graphistes, nourris et influencés par la modernité. Car si certains peuvent penser que les avant-gardes ont échoué dans leurs tentatives de changer le monde, il est indéniable que les signes de cette modernité ont grandement imprégné notre univers visuel. Le design, le graphisme ou l'architecture sont autant de champs connexes à l'art qui réinvestissent ce vocabulaire formel, signe d'une survivance et d'une réappropriation contemporaine du projet moderne. Et c'est aussi cela que symbolise l'Hacienda : un lieu de pensée et de mise en partage, où le monde de la fête rencontre celui d'un désir d'utopie, une proposition hétérogène qui défie l'uniformisation de notre monde contemporain, et permet de construire un nouvel espace social, politique et poétique, une nécessité toujours à réactiver.

Poursuivant cette logique de réinsuffler du désir et du partage, Bruno Peinado propose au rez-de-chaussée du musée une réplique du dancefloor de The Hacienda où, tous les dimanches pendant les quatre mois de l'exposition, se succéderont des propositions hétéroclites, dans un mix réjouissant entre les générations et les disciplines.

La terminologie « exposition personnelle » est plus que pertinente ici pour qualifier la proposition d'un artiste important de sa génération, et dont les enjeux de travail, autour de la notion de flux, de remix et de *Tout-Monde* chère à Édouard Glissant, préfigure la génération actuelle dite post-internet. Il s'agit de lire l'exposition *Il faut reconstruire l'Hacienda* comme l'autoportrait, à la fois personnel et collectif, d'un personnage à l'identité multiple, fragile et mouvante, au carrefour de soi et des autres, qui tente de construire, dans un contexte général de crispation et de repli, un nouvel imaginaire sur le monde.

Rez-de-chaussée

The Hacienda must be built, 2016.

Techniques mixtes, dimensions variables.

Au centre de cette salle, Bruno Peinado propose une réplique du dancefloor du club The Hacienda. Créée en 1982 par le fondateur du label Factory Records Tony Wilson, il devient vite un club de légende. Les premières années de la discothèque sont portées par des concerts entre autres des groupes du label Factory : New Order, A Certain Ratio et Happy Mondays. Cette épopée unique, qui débute en pleine période post-punk jusqu'à la naissance du mouvement acid house, du «Madchester», des rave parties et de l'avènement de la culture gay, s'achèvera en 1997. Jamais un club n'aura en Europe, inventé, façonné puis diffusé une culture aussi vaste et populaire. Lieu avant-gardiste et rassembleur, ouvert sept jours sur sept, le public pouvait assister à des concerts, des projections de films underground, des défilés de mode, des expositions ou des conférences.

La conception de The Hacienda, qui ne ressemble à aucun club de l'époque, fut confiée à Peter Saville, designer attitré du label Factory, et à Ben Kelly, designer d'intérieur londonien. Ils révolutionnent le genre de la boîte de nuit en proposant un mix entre art, urbanité et design. La scénographie prolonge le travail graphique de Peter Saville, influencé par les pionniers de la typographie moderne tels que László Moholy-Nagy, El Lissitzky et Herbert Bayer. Ils utiliseront les codes du marquage industriel pour faire de ce lieu un imaginaire suspendu entre espace en chantier et espace domestique.

Le mantra du label Factory «The Hacienda must be built» (Il faut construire l'Hacienda) donne son nom au club et souligne l'intérêt des fondateurs de l'Hacienda pour les thèses libertaires et hédonistes de l'Internationale Situationniste. Créée dans le courant des années 50, cette organisation révolutionnaire prône le rejet de la société capitaliste et consumériste par une réappropriation du réel dans tous les domaines de la vie.

Bruno Peinado, s'inscrivant dans cette continuité historique, propose d'habiter l'exposition, de faire vivre cette nouvelle Hacienda en invitant des musiciens, des DJ, des performeurs, des étudiants en art, des graphistes, des acteurs du milieu de l'art contemporain, des penseurs... l'artiste s'inscrit dans cette volonté de considérer l'*Hacienda* comme un espace ouvert aux questionnements sur notre époque, un lieu d'échanges, de partage, de création. La servante sur la scène, allumée nuit et jour, symbolise

l'âme de l'*Hacienda* qui veille à assurer la permanence de ce projet. Les mots d'Ivan Chtcheglov pourraient être ceux de Bruno Peinado : «Nous nous proposons d'inventer de nouveaux décors mouvants.»

Sans titre, Looking for a certain ratio, 2013-2016.

Techniques mixtes, dimensions variables, production & courtesy : PLAY TIME, 4e édition des Ateliers de Rennes, biennale d'art contemporain.

L'œuvre déployée autour de la piste de danse est directement liée à l'univers de l'Hacienda. Bruno Peinado ne donne pas de titre à ses œuvres mais des sous-titres aux potentiels évocateurs. *A Certain Ratio* est le nom d'un groupe de Manchester dont la musique cherche une rencontre a priori improbable entre des influences post-punk et funk. À la référence musicale, s'ajoute une autre lecture de l'œuvre. Le titre, littéralement *chercher un certain équilibre*, suggère l'idée d'une composition harmonieuse à partir d'éléments dépareillés ; tout un programme qui pourrait à lui seul résumer les enjeux du travail de l'artiste. Cette installation, inspirée des jeux de construction pour enfants, se prolonge d'une réflexion autour de ce qui constitue notre imaginaire collectif. Abandonnant les modules aux seules formes répétées et uniformes, il s'agit bien ici, par la diversité des couleurs, des motifs et des effets de matières, de renvoyer à la complexité du monde et d'envisager la diversité et le métissage comme une richesse, une vitalité.

Étage

Cabinet d'arts graphiques et les trois salles suivantes

À l'étage dans le cabinet d'arts graphiques, le dessin, fondateur dans la pratique de Bruno Peinado, se déploie en diverses expérimentations picturales. Le cabinet est ici remanié comme un espace en chantier. L'intimité du dessin se donne comme une impermanence qui serait toujours en construction, une recherche à la fois fondamentale et précaire, qui rejoue dans ses circonvolutions les replis d'un espace mental. À partir d'une préoccupation autour de l'abstraction et de la couleur, l'artiste joue avec les codes, détourne les références, dans un exercice à la fois d'hommages et d'appropriations des courants et artistes qui l'ont nourri, de Supports/Surfaces aux suprématistes, des minimalistes californiens au mouvement Colorfield Painting, d'Henri Matisse à BMPT (Buren, Mosset, Parmentier, Toroni).

Dans cette ligne de peinture qui parcourt depuis le cabinet toutes les salles de l'étage, se succèdent des peintures abstraites en clin d'œil aux mouvements artistiques précités mais aussi à l'adresse de tous ces artistes singuliers chers à Bruno Peinado qui ont mêlé la douceur à la rigueur formelle, tels Giorgio Griffa, Agnès Martin, Shirley Jaffe, Nathalie du Pasquier, Ellsworth Kelly ou Richard Tuttle. À la manière d'une ligne de fuite kaléidoscopique, certaines peintures se jouent de cet héritage réinvesti par le champ de la communication graphique. D'autres sont en lien avec les jeux de formes et les découpages d'enfants, mais l'inventaire ne serait pas complet sans compter des tableaux en pâte à modeler, des marbrures en verre coulé, des sérigraphies sur miroir, des châssis en acier peint ou des vidéos-peintures. De formats divers mais toutes verticales, les peintures de Bruno Peinado font référence aux affiches publicitaires mais aussi à cette permanence de la peinture comme miroir ou comme fenêtre ouverte sur le monde. Elles ont toutes en commun une gamme chromatique bien spécifique, comme si elles avaient été irradiées par le soleil, référence au sud de la France mais aussi à celui fantasmé de la Californie qui a beaucoup influencé les artistes et la culture populaire.

Salle 1

Good Stuff, The Pleasure Principle, 2010.

Jeu de 23 cartes, aluminium peint, 173x114x1,5 cm chaque. Collection Mudam Luxembourg - Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean.

Good Stuff, The Pleasure Principle, 2016.

Jeu de 15 cartes en mélaminé sur contreplaqué, 173x114x1,5 cm chaque.

Pour son installation *Good Stuff*, Bruno Peinado s'inspire du jeu *House of Cards* dessiné par les designers californiens Ray et Charles Eames en 1952. Il s'agit d'un jeu de cartes destiné à réaliser des constructions tridimensionnelles en les imbriquant les unes dans les autres. Le « bon matériau » dont il est question dans le titre renvoie à leur passion des motifs issus des cultures vernaculaires récoltés lors de leurs nombreux voyages. Bruno Peinado a conçu depuis 2000 plusieurs versions de pièces en référence à ce jeu.

Good Stuff, The Pleasure Principle, 2010.

Jeu de 23 cartes. Collection Mudam Luxembourg - Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean.

En 2010, il revisite une nouvelle fois cette œuvre en faisant le choix d'une composition abstraite. Les cartes bicolores présentent des surfaces lisses et très réfléchissantes, fabriquées par procédés industriels. Le traitement de l'œuvre est inspiré du « fetish finish » (le fétichisme de la finition), issu de la culture du surf et de la customisation automobile, réinvestis dans les années 60 par des artistes californiens, notamment Kenneth Price ou John McCracken.

Pour l'exposition à Sérignan, l'œuvre est repensée et augmentée de quinze nouvelles cartes, rompant ainsi l'harmonie de la pièce initiale : le brillant s'oppose au mat et les monochromes aux effets de matière. L'œuvre joue ici avec l'espace d'exposition ; les préoccupations autour de la lumière et des couleurs se prolongent par une attention nouvelle à la question du motif et cet art de l'assemblage.



Salle 2

Sans titre, Hand me down your love. 2016.
Volumes et moulages en plâtre, dimensions variables

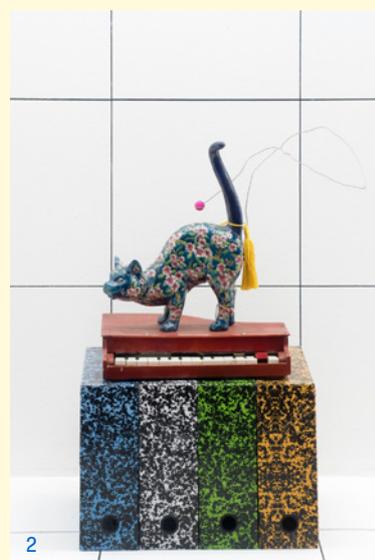
Dans les deux dernières salles, le parcours de l'exposition se poursuit depuis l'espace public vers un espace plus intime où règne une certaine douceur, à l'atmosphère laiteuse et feutrée. À la fois massif et fragile, ce paysage de roches aux couleurs pastel, évoquant les papiers mâchés de l'artiste Franz West, semble irréel. Des moulages de mains en plâtre sont posés tels des coquillages cherchant l'équilibre sur des rochers. Motif récurrent de la statuaire, la main, symbole de l'identité, est aussi la main créatrice. Ces mains sont les traces de ceux qui ont participé à la production de l'exposition, à qui Bruno Peinado rend hommage. Cette allégorie révèle les huit derniers mois de travail de l'artiste, chaque main étant un jalon dans l'avancée du projet d'exposition. Ces pièces affirment sa vision du travail collaboratif, de la possibilité pour l'artiste de faire communauté. Ces mains pourraient être celles aussi du partage et du relai, des artistes qui l'ont inspiré et qui nourrissent son œuvre.



Salle 3

Sans titre, Shack up with, 2014-2016.
Bruno Peinado avec Virginie Barré, Joséphine et Simone Peinado-Barré. Techniques mixtes, dimensions variables.

Bruno Peinado poursuit cette question de l'intime par un ensemble de sculptures réalisées en complicité avec sa compagne et leurs deux filles Joséphine (11 ans) et Simone (8 ans). Cette série de pièces ludiques forme des paysages, révélant des moments partagés avec son environnement le plus proche. Ce sont des compositions faites à partir des restes de l'atelier, comme une ode au plaisir de l'acte créatif et du vivre ensemble. L'artiste place la question de la transmission et de la constitution d'un imaginaire par le jeu, le plaisir et la douceur au cœur de la thématique des dernières salles de l'exposition. La ligne de peinture qui se finit dans cette salle sur un miroir séri-graphié, renvoie à la salle en miroir de l'Haçienda, proposant une boucle sans fin dans le parcours de l'exposition. Le miroir, leitmotiv dans le travail de Bruno Peinado, est à l'image de l'artiste qui s'empare des reflets du monde pour les mériter, les empiler et permettre au regardeur de reconstruire de nouveaux imaginaires.



1. *Sans titre, Looking for a certain ratio, 2014,*
Ateliers de Rennes, © Aurélien Mole.

2. *Sans titre, Shack up with, 2014-2016,*
Bruno Peinado avec Joséphine & Simone Peinado-Barré,
© Martin Argyroglo.

3. *Where the heart is, un bouquet pour Emilie Dezeuze, 2015*
Acrylique sur bois © Bruno Peinado/galerie Loevenbruck.---



1. **Carsten Höller**, *Canary*, 2009, Centre national des arts plastiques © ADAGP, Paris 2016 / Cnap / photographie Galerie Air de Paris.

2. **Mike Kelley**, *Spread-Eagle*, 2000, Centre national des arts plastiques © The Mike Kelley Foundation for the Arts / Kelley Studio / Cnap.



La Promenade

Une balade dans le dépôt long du Centre national des arts plastiques

Xavier Antin, Thomas Bayrle, Katinka Bock, documentation céline duval, Jimmie Durham, John Giorno, Andy Goldsworthy, Carsten Höller, João Maria Gusmão & Pedro Paiva, Mike Kelley, Alison Knowles, Katinka Lampe, Guillaume Leblon, Allan McCollum, Adrien Missika, Joan Mitchell, Matt Mullican, Dieter Roth, Georges Tony Stoll, Gérard Traquandi, James Turrell, Kelley Walker

Grâce à la création de nouvelles réserves, le Mrac bénéficie d'un dépôt exceptionnel d'œuvres de la collection du Fonds national d'art contemporain gérée par le Cnap. Ce dépôt long de cinq ans, exceptionnel par son ampleur (170 œuvres déposées, soit une augmentation de 38% de la collection du musée) va permettre de découvrir des accrochages de collections plus variés, ancrés historiquement, et va permettre dès 2017 d'inviter des artistes de différents champs disciplinaires à porter un regard subjectif sur cette collection augmentée. Par ce dépôt, le Mrac rejoint ainsi une liste prestigieuse de musées français pour lesquels le Cnap a consenti à des dépôts longs, comme le Centre Pompidou à Paris, le Capc à Bordeaux ou encore les musées de Saint-Étienne ou de Grenoble. L'exposition inaugurale ne présente qu'une infime partie de ce dépôt, l'objectif étant que les œuvres se découvrent dans le temps au fur et à mesure d'accrochages thématiques.

Placée sous le signe du livre *La Promenade* (1920) de Robert Walser, l'exposition inaugurale propose une balade poétique au cœur de ce dépôt, au gré des salles dévolues à la collection. Dans *La Promenade*, le narrateur écrivain quitte sa table de travail pour aller dans la rue, quittant en apparence le monde de la fantasmagorie pour entrer dans le monde réel. Illusion perdue au cours de sa promenade où le narrateur, d'émotions en rencontres, se rend compte qu'il n'y a rien de plus imaginaire que le jeu du réel lui-même.

À l'instar du livre de Walser, l'exposition éponyme sert de fil conducteur à des émotions, des idées et des sensations livrées au fil de l'exposition. Les artistes ont cette capacité à renouveler notre regard sur le monde et à introduire un jeu avec les fantasmes d'un ailleurs qui métamorphosent notre relation au réel. En porosité avec l'idée de nature, celle qui nous entoure autant que la nature de l'homme elle-même, l'exposition établit par ailleurs un dialogue complice avec la proposition de Bruno Peinado dont elle tente de partager le regard bienveillant et engagé sur le monde.



1. Kelley Walker, *Black Star Press (Rotated 180 degrees)*, Press Black Star, 2006, Centre national des arts plastiques © droits réservés / Cnap / photographie Paula Cooper Gallery.

2. Jimmie Durham, *Almost Spontaneous n°1*, 2004, Centre national des arts plastiques © Jimmie Durham / Cnap / photographie Yves Chenot.



Salle 1

João Maria Gusmão & Pedro Paiva

Nés en 1979 et 1977 à Lisbonne (Portugal) où ils vivent et travaillent.

Sitting Ray Fish, 2013. Bronze à la cire perdue, 112,2x77,5x10 cm.

Stuck Wheel, 2013. Bronze à la cire perdue, 54,5x64x57,5 cm.

Triangles and Squares, 2013. Bronze à la cire perdue, 20x105x105 cm.

Camera Inside Camera, 2012. Bronze à la cire perdue, 27,5x52,8x36,8 cm.

Optical Fire, 2013. Bronze à la cire perdue, 57x76,5x72 cm.

Pressure Cooker, 2013. Bronze à la cire perdue, 43x35x31 cm.

Par le biais de films 16mm, de photographies et de sculptures, les artistes portugais João Maria Gusmão et Pedro Paiva réalisent ce qu'ils appellent *des «fictions philosophiques poétiques»*. Leurs œuvres démontrent un intérêt constant pour le paranormal, l'inexplicable, l'illusion et la complexité de la production d'images. Les sculptures de bronze présentées ici font partie d'un ensemble beaucoup plus large qui tente, avec humour et poésie, de dresser un inventaire subjectif du monde. Produites en bronze, le matériau de prédilection de la sculpture classique, ces œuvres représentent tout autant des objets banals du quotidien que des clins d'œil humoristiques ou poétiques, rendant sensible le fait que notre rapport à la réalité est imprégné de nos rêves et fantasmes.

Carsten Höller

Né en 1961 à Bruxelles (Belgique). Vit et travaille à Farsta (Suède).

Canary, 2009. Photogravure à la poudre d'or sur papier, 9 planches, 110,8x80 cm chaque.

Entomologiste de formation, Carsten Höller travaille au croisement de l'art et de la science, en proposant des expérimentations sur le vivant, le plus souvent dans des installations monumentales mettant en jeu la perception et la participation du public. La série *Canary* représente des oiseaux hybrides créés par l'artiste. Rendus stériles par des croisements génétiques contre nature, ils illustrent un phénomène singulier : ils sont à la fois le premier et le dernier de leur espèce. Chaque oiseau a été photographié seul à la manière des portraits de studio classique puis élevé au rang d'icône par un procédé photographique à la poudre d'or. L'artiste pose la difficile question de la responsabilité éthique des créateurs, qu'ils soient artistes ou scientifiques, envers les créatures maudites qu'ils ont eux-mêmes créées.

Joan Mitchell

Née en 1925 à Chicago (États-Unis). Décédée en 1992 à Paris (France).

Champs, 1991. Lithographie originale sur plaque en six couleurs, 152x101,5 cm.

Champs, 1991. Lithographie sur plaques, 152x101,5 cm.

Le travail de Joan Mitchell n'est ni narratif, ni descriptif, ni allégorique. *Champs* renvoie au sentiment de la nature et au rapport retrouvé avec elle. Ces œuvres sans cadre permettent au spectateur de s'immerger dans de vastes surfaces colorées. Les touches lisibles se confrontent par juxtaposition et surimposition et laissent transparaître des éclats de couleurs vives et franches donnant vie à ces paysages. Les couleurs transmettent également une vision intime et très personnelle forgée dès l'enfance par un système de correspondance entre le langage et les couleurs. Peu à peu, l'artiste introduit des couleurs plus symboliques et expressives, plus intérieures, en plaçant à côté des couleurs de la nature des noirs, des rouges ou des gris et laisse une place importante au blanc.

Adrien Missika

Né en 1981 à Paris (France). Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Black Sand Beach, 2011. Vidéo couleur HD avec son, durée : 4'34".

Le travail d'Adrien Missika se situe au point de rencontre et de rupture entre l'expérience du voyage et ses représentations, à la croisée de l'iconographie publicitaire et de l'investissement subjectif. Au travers d'un vaste champ de médiums, l'artiste enregistre ses explorations lors de voyages. Dans le film *Black Sand Beach*, un arbre mort debout sur une plage hawaïenne, soutenu par un enchevêtrement de racines, semble flotter juste au-dessus de la ligne d'horizon au son de la douce et apaisante mélodie de la guitare slack key dans le morceau «Sweet Lei Mokihana» (1973) interprété par Hui Ohana. Deux chiens trottent sur le sable noir. Ils sont bientôt rejoints par deux hommes assez âgés qui ressemblent aux artistes Lawrence Weiner et Jeff Bridges, comme si ces derniers avaient décidé de faire leurs adieux au monde de l'art et à la célébrité hollywoodienne pour passer leurs vieux jours à vagabonder et faire du surf. Sur cette côte, ces deux hommes avec leur short et leur barbe semblent attendre patiemment la fin du monde.

Andy Goldsworthy

Né en 1956 à Cheshire (Royaume-Uni). Vit et travaille à Penpont (Écosse, Royaume-Uni).

Scaur Water Snowball, Morecambe Bay Stone, 1992. Boule de neige fondue et pierre rouge sur papier, 152x122 cm.

Andy Goldsworthy fait partie de ces artistes qui ne peuvent créer qu'en association avec la nature. Généralement *in situ*, ses œuvres se construisent en fonction du lieu et des saisons et se composent de matériaux trouvés ou collectés. Souvent éphémères, ses créations évoluent et peuvent disparaître au fil des années ou parfois même en quelques secondes. Mouvement, changement, lumière, croissance et décomposition sont les énergies que l'artiste tente de puiser à travers son œuvre. Pour Andy Goldsworthy, il faut à la fois oublier les instruments traditionnels de l'artiste, fonctionner en bonne intelligence avec son environnement mais également fuir le monde cloisonné, aseptisé des galeries et des musées. *Scaur Water Snowball, Morecambe Bay Stone* représente la trace laissée par la fonte d'une boule de neige colorée de pigment minéral rouge, apposée directement sur le papier. Un rapport à la nature s'établit sans équivoque et l'instant qui nous est rapporté s'affirme de la manière la plus directe.

Matt Mullican

Né en 1951 à Santa Monica (États-Unis). Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Sans titre (Try and beat this, Mars), 2003, C-Print (photographie couleur), 50x75 cm.

Depuis les années 70, le travail de Matt Mullican interroge le sens de la vie et l'ordre du monde qu'il tente de saisir et de rendre visible par l'élaboration d'une cosmologie subjective faite de symboles et de signes empruntés ou créés. Ses modèles prennent forme à travers une diversité de médias: dessins, collages, photographies, sculptures, vidéos ou installations. L'œuvre présentée est issue d'une série de 1974, *Try and beat this, Mars* pour laquelle Matt Mullican a utilisé des photographies de paysages grandioses tirées d'exemplaires datant des années 30 du magazine *National Geographic* et destinées à mettre en évidence la beauté et la diversité du monde. L'aspect irréel de ce paysage pourtant terrestre n'a rien à envier aux univers imaginaires phantasmés de la science-fiction.

Salle 2

Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt (France). Vit et travaille *in situ*.

La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés, décembre 1999 / janvier 2000. Matériaux mixtes, 303x356x356 cm avant éclatement. Travail situé, réalisé à l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne.

Daniel Buren a commencé un travail sur les cabanes en 1975, en déplaçant une installation qu'il avait préalablement pensée *in situ*. Tantôt abordée comme une peinture, tantôt conçue comme une sculpture, la cabane vise à révéler le lieu dans lequel elle se trouve. Pièce maîtresse du musée, *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* se présente comme un cube dont certaines parties ont été projetées sur les murs. Le vide se matérialise ainsi en plein et le visiteur évolue physiquement dans l'œuvre en se confrontant à sa sensorialité. Les ouvertures s'apparentent à des portes et fenêtres, et le motif de la bande blanche verticale de 8,7 cm, son outil visuel récurrent, se décline dans les embrasures. *La Cabane*, invitation à la déambulation et à l'expérimentation des passages, est un dispositif architectural qui multiplie les points de vue et les jeux de reflets. Elle n'est pas seulement appliquée au mur, mais « installée dans l'espace ».

Salle 3

James Turrell

Né en 1943 à Los Angeles (États-Unis). Vit et travaille à Flagstaff (États-Unis).

Gibbous Moon, 1999.

Quarter Moon, 1999.

Full (1/2 Moon) Moon, 1999.

Image Stone, 1999.

Sun and Moon Space, 1999.

Crescent Moon, 1999.

De la série: *Moon*. Gravure, aquarelle et photolithographie, 50x41 cm chaque.

Moon Side s'inscrit dans le cadre du projet « Roden Crater » que James Turrell réalise à Flagstaff en Arizona. Depuis plus de vingt ans, James Turrell développe plans, travaux et projets à partir d'un volcan éteint dans le désert d'Arizona, le cratère Roden. Une pierre polie déposée à sa base permet, tous les seize ans, d'y observer parfaitement la lune. Quartier par quartier, un

rapport intime à l'astre est révélé. Les gravures présentées sont de rares captations de ces instants intimes que l'on peut entretenir avec la lumière cosmique. La présence d'un dessin aux allures techniques semble une invitation à la découverte de ce lieu qui lui est dédié. Avec l'aquatinte, Turrell utilise une technique avant tout adaptée à la représentation en deux dimensions des nuances du clair-obscur.

Gérard Traquandi

Né en 1952 à Marseille (France). Vit et travaille à Marseille et à Paris (France).

Les Mesnuls 2, de la série : *Résino-pigments type - 2009/2011*, 2003. Résinotype noir et blanc contrecollé sur aluminium, 237x193 cm.

Gérard Traquandi réalise des résinotypes noirs. Cette technique du XIXe siècle consiste à mettre en mémoire une image dans de la gélatine puis à la révéler en apportant des pigments au pinceau à la surface de l'épreuve. La matité des pigments accentue la profondeur veloutée des noirs et des blancs. Par ces interventions manuelles, c'est la relation entre les deux moments de la prise de vue et du tirage qui est en question dans ses compositions où le motif envahit la surface sans arrière-plan. Le procédé détermine la prise de vue et l'artiste choisit souvent des compositions de type *all-over*. Dans les Mesnuls comme dans les estampes, la photographie, par sa texture, joue de ses liens et affinités avec la peinture.

Guillaume Leblon

Né en 1971 à Lille (France). Vit et travaille à Paris (France).

Chrysocale I (Set d'habits), 2005. Chrysocale et tissu, 12,5x30x33 cm.

Les *chrysocales* (alliage de cuivre, de zinc et d'étain) prennent la forme d'un contenant, de boîtes hermétiques, renfermant des objets personnels de l'artiste. Le contenu, hypothétique mais suggéré par le titre de l'œuvre, échappe au regard et à la connaissance du spectateur. L'artiste enferme ses souvenirs dans des cocons de métal souple tressé qui renvoient à la fois à une archéologie antique, à la grande histoire de la sculpture et à une pratique quasi-artisanale. Les chrysocales, sortes de *conteneurs de vie* d'apparence précieuse, ravivent une potentielle fascination pour le statut d'objets archéologiques : enfermés dans leur cocon imputrescible, puis exhumés après quelques milliers d'années, ils passent alors de quotidiens à extraordinaires et inestimables.

Salle 4

Mike Kelley

Né en 1954 à Détroit (États-Unis). Décédé en 2007 à Los Angeles (États-Unis).

Spread-Eagle, 2000. Sculpture en papier mâché et inclusions d'objets du quotidien, 189x143x165 cm.

Nourri de références philosophiques, psychanalytiques et littéraires, Mike Kelley utilise un humour noir et des expressions vernaculaires qui défient le bon goût et les valeurs établies pour subvertir les frontières entre art populaire et savant. S'en prenant à toutes les formes d'autorité – familiale, culturelle, sociale, patriotique – il déconstruit les normes et révèle les traumas de la mémoire collective américaine. *Spread-Eagle* désigne, en héraldique, un aigle aux ailes déployées. Utilisé comme adjectif, ce mot décrit un chauvin américain et comme nom, un écartèlement. Son image est le symbole de la toute-puissance américaine, qu'elle soit économique ou culturelle. Constituée d'une accumulation hétéroclite de déchets et d'objets les plus triviaux, la sculpture informe apparaît ainsi comme le symbole d'une nation ayant perdue toute sa splendeur, écrasée sous une surconsommation et un excès d'abondance.

Katinka Lampe

Née en 1963 à Tilburg (Pays-Bas). Vit et travaille à Rotterdam (Pays-Bas).

Sans titre (210084), 2008. Huile sur toile, 210x150 cm.

Influencée tout autant par l'imagerie de la mode que par l'héritage de la peinture flamande, Katinka Lampe, peint des visages qui associent une surprenante contemporanéité à une filiation avec l'histoire de la peinture et le genre du portrait. Ses modèles sont traités comme des personnages souvent affublés d'accessoires, masques, perruques ou maquillage qui leur confèrent un caractère artificiel renforcé par le cadrage serré, la densité et la matité de la couleur. L'artiste réalise d'abord des photographies au moment de leur « mise en costume » dans des scènes orchestrées librement qui permettent autant aux modèles de se plonger dans un univers fantasmagorique qu'à l'artiste de capter leur singularité. Constamment à la recherche de la bonne proportion entre le contenu et la peinture, le réalisme et l'abstraction, elle combine zones franches monochromes et détails minutieux, contrastes forts et douceurs des contours.

Jimmi Durham

Né en 1940 à Washington (États-Unis). Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Almost Spontaneous n°1, 2004.

Almost Spontaneous n°2, 2004.

Almost Spontaneous n°3, 2004.

Peinture acrylique fixée sur bois, colle et agrafes, 120x100 cm chaque.

Jimmi Durham développe une œuvre protéiforme tout en militant depuis la fin des années 60 dans des organisations de défense des droits civiques et de la cause amérindienne. Son travail intègre des matériaux naturels ou manufacturés, détournés de leur fonction originelle pour être engagés dans un geste de remise en cause contestataire des systèmes établis. Cette dimension performative, teintée d'humour et d'un soupçon de violence, est présente dans la série *Almost spontaneous*, dont les projections colorées maculant les panneaux de bois, résultent de la chute d'une pierre dans un seau de peinture. La pierre, élément récurrent dans son travail, est ainsi tirée de l'immobilité inhérente à tout minéral afin de la transformer « presque spontanément » en un outil actif, générateur d'art. De ce processus [...], ne subsistent que des peintures expressives et abstraites. Elles constituent les vestiges d'un acte dont les acteurs – la pierre comme l'artiste – se sont retirés, abandonnant toute autorité.

Kelley Walker

Né en 1969 à Colombus (États-Unis). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Black Star Press (Rotated 180 degrees); Press Black Star, 2006. Impression numérique et chocolat sérigraphié sur toile, 264,2x211 cm.

Kelley Walker utilise ici une image d'émeute qui provient de la même source que celle employée par Andy Warhol pour sa série *Race Riot* en 1963. Ces photographies, qui montrent la répression des manifestations par la police, publiées à l'époque dans *Life Magazine*, ont joué un rôle important dans la reconnaissance de droits civiques aux États-Unis. L'image, sérigraphiée avec du chocolat, est ensuite imprimée en numérique sur toile. En renversant l'image, l'artiste renverse les différentes tensions sociales inscrites dans la composition et le cadrage du document d'origine. Cette toile fait partie d'une longue série de *Black Star Press* dans laquelle la même image d'émeute est tournée successivement de 90° au fil des expositions, donnant à chaque monstration de nouvelles lectures au conflit et aux rapports de domination entre manifestants et policiers.

John Giorno

Né en 1939 à New York (États-Unis) où il vit et travaille.

Chacun est une déception totale, 2005. Impression numérique sur polyester, 90x215 cm.

Millions Of Stars Come Into My Heart, Welcome Home, 2005. Photogravure sur papier Vélín d'Arches, impression en noir, 122x121 cm.

Figure incontournable de l'art et de la littérature depuis les années 60, le poète américain John Giorno jongle avec les mots et les registres, maniant tout aussi bien l'humour que l'ironie. Dans le cadre de ses «Poem Paintings», prolongeant ses recherches, il bascule sur la surface de la toile son écriture courte, spontanée et percutante. Le poème, déplacé hors de la page, est confronté à de nouveaux contextes. Cette poésie visuelle, qui fait résonner l'acidité du verbe à des couleurs stridentes, devient à son tour espace pictural. L'écriture se fait alors dessin et le mot, image.

Salle 5

Allan McCollum

Né en 1944 à Los Angeles (États-Unis). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Collection of 144 Monoprints, 2006. Monoprints, bois laqué noir, papier, verre et isorel, 15x11,2 cm chaque.

Dans *The Shapes Project*, série commencée en 2005, l'artiste propose un système permettant de produire des formes. Ce système aléatoire est construit à partir d'une forme subdivisée en 4 puis en 6 parties. Les combinaisons peuvent produire jusqu'à 31 milliards de formes différentes, les «Shapes», créant une quantité de formes amplement suffisante pour permettre à chaque individu sur terre de disposer d'une forme unique, et cela même en tenant compte de l'accroissement de la population mondiale. Les formes peuvent être ensuite matérialisées sur tous les supports, dans toutes les tailles, et connaître des appropriations multiples qui peuvent franchir à l'occasion la frontière entre l'art et le non-art.

Thomas Bayrle

Né en 1937 à Berlin (Allemagne). Vit et travaille à Francfort-sur-le-Main (Allemagne).

Sparbuch, 1972. Impression sérigraphique sur carte, 63,5x51 cm.

Börsenbericht, 1972. Impression sérigraphique sur carte, 64x51 cm.

À la croisée de l'art pop, sériel et optique, Thomas Bayrle développe un langage visuel singulier, entre expérimentation et subversion. Formé à la pratique du tissage, il structure un grand nombre de ses œuvres suivant le principe de la trame. Ses impressions sérigraphiques se présentent ainsi comme des grilles composées de chiffres, de lignes et de lettres, d'où émergent en filigrane des contours de visages. Dans *Börsenbericht* et *Sparbuch*, le sujet semble « rebondir » de la trame de fond grâce à une méthode qui consiste à déformer les lignes en une sorte de filet qui recouvre la forme, procédure qui apparaît aujourd'hui annonciatrice des images en 3D. Le jeu de lignes des documents administratifs laisse apparaître deux portraits: l'homme d'affaires émerge des cotations de la bourse (*Börsenbericht*) et une famille de son livret d'épargne (*Sparbuch*).

Salle 6

Katinka Bock

Née en 1976 à Francfort-sur-le-Main (Allemagne). Vit et travaille Paris (France) et Berlin (Allemagne).

Haltung, 2010. Chêne, basalte et acier, 75x200x80 cm.

Les sculptures, actions performatives ou installations de Katinka Bock sont toujours le résultat d'une expérience liée à un lieu spécifique dont elle aurait sondé les conditions physiques et matérielles tout en explorant leur dimension historique, politique et sociale. *Haltung* matérialise la lourdeur de la matière par le placement d'une énorme pierre accrochée précairement sous une table par le biais de fils métalliques. La table ne tient que sur deux pieds et contre le mur, rendant la sculpture solidaire de son contexte muséal. L'œuvre relève d'une économie de moyens en proportion inverse à l'énergie qu'elle dégage et qu'elle a nécessité pour sa monstration. Avec *Haltung*, l'artiste révèle l'évidente simplicité de la sculpture: il faut trois points d'appui non alignés pour faire tenir un corps. *Haltung* est une position, une posture. Ici, l'espace d'exposition est le troisième point d'appui pour une sculpture à deux pieds.

Georges Tony Stoll

Né en 1955 à Marseille (France). Vit et travaille à Paris (France).

Le caustique lunaire (n°1 à 24), 2006. Pastel, gouache et/ou fusain sur papier, dimensions variables.

Les formes issues de cette série au pastel « ne sont [...] pas des signes sur lesquels on s'arrête pour chercher à leur donner une signification certaine et limitée, mais bien plutôt des signaux d'orientation, qui donnent une certaine direction à nos interprétations, ou à nos dérives imaginaires et visuelles à partir d'eux. Ils ne viennent pas fixer nos dérives possibles ou y mettre un terme, mais au contraire les rendre possibles, nous remettre en route. Ils nous permettent tout au plus de nous situer, encore faut-il préciser qu'en réalité ils conduisent plutôt à nous dé-situer, à nous déporter du monde où nous agissons pour nous guider plutôt au sein d'un monde en partie autonome, " ce lieu de débat et de conquêtes ", ce lieu dont il ne faut pas " chercher [le] nom ni [l]a localisation, en prenant le prétexte qu'il ne sert plus à rien de rêver au monde ", ce lieu dont les dessins proposent une cartographie provisoire et sans cesse recommencée. » Éric de Chassein in *Le Caustique lunaire*, Éditions Moinsun, Marseille, 2007.

Salle 7

Xavier Antin

Né en 1981, Bourg de Péage (France). Vit et travaille à Paris (France).

Untitled (News from Nowhere, or An Epoch of Rest) - ensemble I, 2014. Impression jet d'encre pigmentaire sur coton et métal laqué blanc, 300x446x240 cm.

L'œuvre consiste en une série de toiles représentant des motifs végétaux, déposées pliées sur une structure métallique, qui se déploie dans l'espace d'exposition. Son titre fait référence au récit d'anticipation de William Morris, initiateur du mouvement Arts & Crafts, lequel, à la fin du XIXe siècle, posa les principes du design moderne tout en célébrant les formes de la nature. Pour réaliser l'installation, plantes et fleurs ont au départ été filmées en vidéo, puis « capturées » et imprimées au moyen d'un traceur jet d'encre modifié par l'artiste. Le dispositif réinterroge les idées utopiques issues du mouvement Arts & Crafts, prônant une émancipation de l'individu au moyen de la production artistique / artisanale. Formé à la fois aux arts plastiques et aux arts appliqués, Xavier Antin s'intéresse en effet aussi bien à la propriété des images, qu'à leur flux, et aux outils technologiques permettant de les générer et de les faire circuler.

Dieter Roth

Né en 1930 à Hanovre (Allemagne). Décédé en 1998 à Bâle (Suisse).

Eine Muse, 1971-1972. Lithographie sur papier fait main, 12 planches, 77,8x52,9 cm chaque.

Sculpteur, poète, performer, éditeur, musicien, pionnier des livres d'artiste, Dieter Roth a constamment tenté de défaire les cloisons d'une éducation artistique académique. Il invente des systèmes de construction de formes, les épuise par de multiples modifications, reprises, superpositions ou destructions. Il a construit son œuvre dans une dynamique où chaque expérimentation en fait naître une autre. En 1971, pour le *Petersburg Press* à Londres, il initie une série selon un double process, temporel et créatif. Chaque semaine, pendant une année, il réalise une lithographie en utilisant la même pierre. Des 52 états prévus, seuls 12 seront réalisés, ils forment cette série *Eine Muse*.

Alison Knowles

Née en 1933 à New York (États-Unis). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Leone d'oro, 1978. Sérigraphie sur papier, 18 planches, 56x56 cm chaque.

Artiste parmi les membres fondateurs du mouvement Fluxus, connue pour ses œuvres sonores, ses performances et ses publications, Alison Knowles nourrit son travail de multiples collaborations. Parallèlement, elle développe une pratique des arts graphiques et publie notamment plusieurs éditions à tirages limités à partir de matériaux trouvés et manipulés. *Leone d'oro* est un assemblage de 18 épreuves sérigraphiées réalisées à partir d'une étiquette de cagette d'oranges de la marque « Leone d'Oro », de chaussures brûlées échouées sur les rivages de la baie de Naples et d'objets hétéroclites provenant de la même plage. L'ensemble prend la forme d'une déclinaison de manipulations à partir du logo de l'étiquette retravaillé grâce à des changements d'échelle, associé à des photographies ou empreintes des objets.

documentation céline duval

Née en 1974 à Saint-Germain-en-Laye (France). Vit et travaille à Houlgate (France). documentation céline duval, a été créée en 1998.

Les allumeuses, 1998-2010 – Yeux cachés, 2011. Vidéo couleur avec son, durée: 13'18".

Les allumeuses, 1998-2010 – Doigts pointés, 2011. Vidéo couleur avec son, durée: 7'50".

Les allumeuses, 1998-2010 – Troncs d'arbre, 2011. Vidéo couleur avec son, durée: 6'04".

Constituant depuis plusieurs années un fonds iconographique qui va de la photographie amateur aux images de diffusion publique, la documentation céline duval porte un regard sur notre monde à travers sa production d'images. D'abord collectée puis jouée par sélection, classement ou juxtaposition, cette matière visuelle rejoint un projet utopique d'encyclopédie qui met à jour les stéréotypes photographiques et la récurrence d'éléments révélateurs.

La série de vidéos *Les allumeuses (1998-2010)* fait écho à l'ère du tout jetable et du renouvellement perpétuel des images qui se diffusent dans les magazines ou sur les réseaux sociaux. À partir de sa propre collection d'images, classifiées selon des principes de récurrence, documentation céline duval orchestre littéralement et physiquement leur disparition. « Les allumeuses », celles qui attisent le désir, ce sont bien elles: les images imprimées, dangereusement tangibles, plus que ces corps lointains et fantasmés qu'elles figurent.

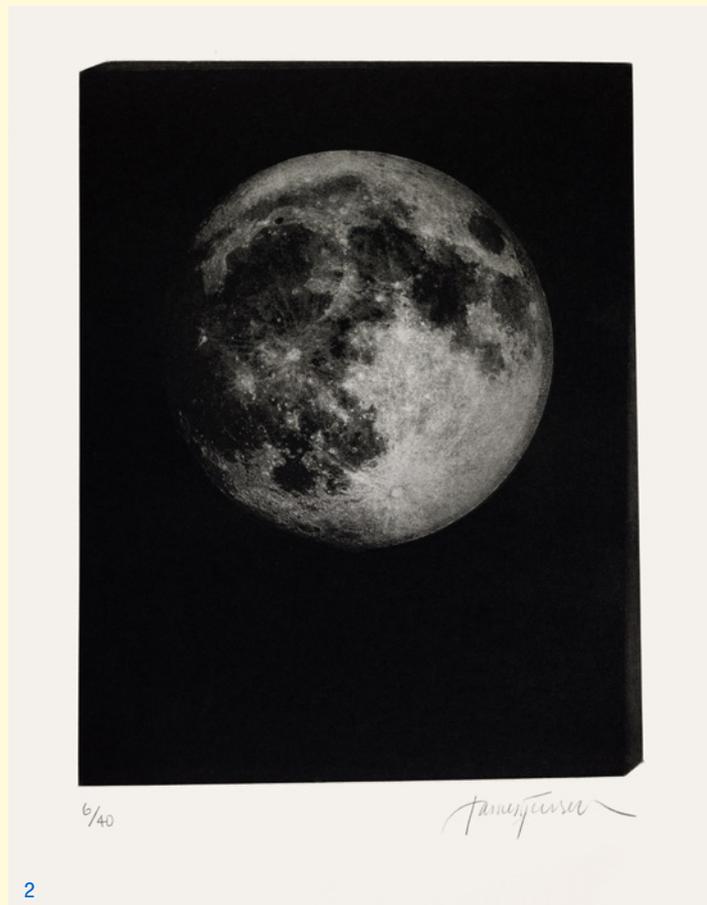


1. Xavier Antin

Untitled (News from Nowhere, or an Epoch of Rest), 2014, FNAC 2015-0424, Centre national des arts plastiques. © Xavier Antin / Cnap / photographie Aurélien Mole.

2. James Turrell

Sun and Moon Space, 1999, Centre national des arts plastiques © droits réservés / Photo: Yves Chenot





1. Joan Mitchell

Champs, 1991, Centre national des arts plastiques
© Estate of Joan Mitchell / Crédit photographique:
Atelier Franck Bordas

2. Andy Goldsworthy

Scaur Water Snowball, Morecambe Bay Stone, 1992,
Centre national des arts plastiques © droits réservés
/ CNAP



Le petit musée

Tout au long de l'année, *Le petit musée* propose des moments de découverte et de partage autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

Mes vacances au musée

Vous cherchez une activité ludique et enrichissante pour vos enfants pendant les vacances ? *Le petit musée* vous propose des ateliers de création menés par des artistes, précédés d'un parcours thématique dans les expositions.

11-13h pour les 5-7 ans

15-17h pour les 8-12 ans

12€/3 jours/enfant

Sur réservation

• *Initiation au circuit-bending*

Atelier animé par le musicien Bololipsum

→ mer. 27, jeu. 28, ven. 29 juillet

• *Peinture au mètre*

Atelier animé par l'artiste Charlette Knoll

→ mer. 24, jeu. 25, ven. 26 août

Dimanche en famille

→ dim. 5 juin, 4 septembre, 2 octobre, 15-17h

Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité.

Compris dans le droit d'entrée
Sur réservation

Mon anniversaire au musée

→ le samedi, 14h30-17h

Et si on fêtait ton anniversaire au *Petit musée* ? Avec tes amis, découvre les expositions, participe à un atelier de création, sans oublier de fêter l'événement avec un délicieux goûter !

5 € / enfant (de 5 à 12 ans)

Sur réservation

Journées Européennes du Patrimoine

Entrée libre

→ sam. 17 septembre

Visites commentées : à 14h, *Il faut reconstruire l'Hacienda* ; à 15h, *La Promenade*.

→ dim. 18 septembre

Visite commentée *Il faut reconstruire l'Hacienda* à 14h ; conférence de Huz & Bosshard à 15h.

Visites

Les visites commentées pour tous, comprises dans le droit d'entrée : tous les samedis et dimanches à 14h.

Pour les groupes adultes :

Visite commentée avec un médiateur sur réservation.
Durée moyenne de visite : 1h30, programme à la carte.

Pour les scolaires : Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignants des écoles, collèges, lycées, écoles d'art qui souhaitent réaliser des projets autour de l'art contemporain.

• Visite enseignants

→ mer. 14 septembre à 14h30

Présentation des expositions aux enseignants : *Il faut reconstruire l'Hacienda* de Bruno Peinado et *La Promenade. Une balade dans le dépôt long du Cnap*. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes.

• Visite dialoguée :

35€/groupe (30 personnes maximum)
• **Visite-atelier :** 50€/groupe (30 personnes maximum)

Pour les centres de loisirs :

Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui.

• Visite dialoguée :

35€/groupe (30 personnes maximum)

• **Visite-atelier :** 50€/groupe (30 personnes maximum)

Pour les personnes en situation de handicap :

Accès et visite gratuits.

Le musée possède le label « Tourisme & Handicap » assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques sur rendez-vous.

• Visite en LSF à destination des publics sourds et malentendants

→ sam. 18 juin à 14h30

Visite des expositions *Il faut reconstruire l'Hacienda* et *La Promenade. Une balade dans le dépôt long du Cnap*.

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

146 avenue de la plage BP4
34 410 Sérignan, France
+33 4 67 32 33 05



Retrouvez le Mrac en ligne :

mrac.languedocroussillon.fr,
Facebook and Twitter.

Horaires

De septembre à juin :
ouvert du mardi au vendredi 10-18h,
et le week-end 13-18h.

Juillet et août :
ouvert du mardi au dimanche 11-19h.

Fermé les jours fériés.

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

146 avenue de la plage BP4
34410 Sérignan, France
+33 4 67 32 33 05

Tarifs: 5€, normal / 3€, réduit.
Modes de paiement acceptés :
carte bleue, espèces et chèques.

Réduction: Groupe de plus de 10
personnes, étudiants, membres de
la Maison des artistes, seniors
titulaires du minimum vieillesse.

Gratuité: Sur présentation d'un justi-
ficatif ; étudiants et professeurs
art et architecture, moins de 18 ans,
journalistes, demandeurs d'emploi,
bénéficiaires de minima sociaux,
bénéficiaires de l'allocation aux
adultes en situation de handicap,
membres lcom et lcomos, personnels
de la culture, personnels du Conseil
régional Occitanie /
Pyrénées-Méditerranée.

Accès: En voiture, sur l'A9, prendre
sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest
puis suivre Valras/Sérignan puis,
centre administratif et culturel.
Parking gratuit.

En transports en commun, TER ou
TGV arrêt Béziers. À la gare, bus N°16,
dir. Valras, arrêt Promenade à
Sérignan.

Retrouvez le Mrac en ligne :

mrac.languedocroussillon.fr
facebook, twitter et instagram :
MRACSERIGNAN

Le Mrac – géré par la Région
Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
– reçoit le soutien du ministère
de la Culture et de la
Communication, préfecture de la
Région, direction régionale des
affaires culturelles.



MUSÉE RÉGIONAL
D'ART CONTEMPORAIN



LE
PRINTEMPS
DE
SEPTEMBRE



La maison de vos bâtiments



Béziers
Méditerranée



SECRET PLACE



LE
FESTIVAL



ÉCOLE
SUPÉRIEURE
DES BEAUX-ARTS
MONTPELLIER
MÉDITERRANÉE
MÉTROPOLE